

OBITUARY NOTICE

ÉDOUARD CHAVANNES

Né en 1865 ; Professeur au Collège de France (1893) ; Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1903) ; mort le 27 janvier 1918. Il laisse une veuve, un fils, officier aviateur décoré de la croix de guerre, et deux filles.

La mort d'Édouard Chavannes est sans doute le coup le plus cruel qui pût atteindre les études chinoises. Nous n'essaierons pas d'apprécier son œuvre, aussi ample qu'elle est variée ; mais peut-être réussirons-nous à donner quelque idée de l'homme et du savant.

Édouard Chavannes appartient à la lignée des grands travailleurs d'autrefois, tout entiers à leurs recherches et à leurs élèves. Mesurant son champ dès l'aube, labourant sans répit comme sans hâte, engrangeant le blé mûr, il compta les années par des livres solides et élégants. Avec une facilité de travail tout à fait au-dessus de l'ordinaire, jointe à la préoccupation presque scrupuleuse de l'exactitude, la discrétion et la modestie, la légèreté de touche et l'horreur de toute prétention, étaient ses qualités maîtresses. Prenez, par exemple, la publication des documents chinois rapportés d'Asie Centrale par M. A. Stein : une énorme tas de menus fragments, les plus anciens MSS. chinois connus, documents officiels des petits postes militaires qui tenaient la "marche d'Ouest" sous les Han (Ier siècle av. J.-C.). Édouard Chavannes était seul capable de débrouiller ce chaos ; il le fit, avec la rapidité et la sûreté qui étaient son secret. Mais voyez comme il s'exprime dans la Préface : "Quelle méthode fallait-il suivre pour la publication de ces documents ? J'aurais pu me borner à ne donner que ceux dont le sens était sûr ; j'aurais négligé ceux dont la lecture était douteuse ou dont la traduction était hypothétique . . . Il m'a paru que cette méthode trop prudente n'était pas la bonne ; mieux valait, fût-ce au prix de nombreuses erreurs, livrer au monde savant la totalité des trouvailles de M. Stein. Ce qui importe, en effet, c'est que les travailleurs aient accès à tous les matériaux que j'ai eus moi-même entre les mains, et qu'ils puissent, par des efforts répétés, améliorer les résultats que j'ai obtenus . . . J'ai simplement fait ce que j'ai pu, et je me réjouirai de toutes les rectifications qui seront proposées . . ."

Semblable modeste unie à tant de science donne la mesure d'un homme.

La réserve et le tact d'Édouard Chavannes sont aussi bien visibles dans le même ouvrage. Il décrit ces petites garnisons perdues entre la Chine et l'Ouest, leur mission, leur recrutement, leur ravitaillement, leurs armes. Les détails épars dans les archives disparates qu'il a dépouillées fournissent tous les traits du tableau. Mais l'auteur veut aussi nous dire ce qu'on peut savoir du moral de ces soldats. L'homme l'intéresse. Ici les deux mille fiches sont muettes, mais d'autres sources nous renseignent sur le "matériel humain" dont disposait la hardie politique des Han. Ce sont des poésies militaires de l'époque des T'ang, jusqu'ici sans point d'appui fixe dans l'histoire, et qui s'expliquent maintenant par les documents d'archives qu'elles complètent à leur tour. Édouard Chavannes en présente quelques specimens :

Il est bien malheureux, l'habitant de la frontière :

En un an, il a trois fois dû suivre l'armée ;

Trois de ses fils sont allés à Touen-houang.

Les deux autres se sont rendus dans le Long-si.

Tandis que ses cinq fils sont ainsi partis pour combattre au loin

Leurs cinq femmes sont enceintes.

Le studieux sinologue n'ajoute rien à ces vieilles et émouvantes paroles. Sans trahir son rôle de témoin, il fait revivre les modestes héros des fiches du Turkestan. C'est de la meilleure histoire, qui dépasse la pure érudition sans rien sacrifier à la littérature.

S'il est un domaine où la littérature usurpe volontiers sur l'histoire, c'est sans doute la province mal délimitée que réclame la science des religions. Si nous voulons savoir ce qu'il faut faire et comment il faut le faire, prenons le mémoire sur le mont sacré T'ai-chan, "monographie d'un culte chinois."

L'auteur ne prétend vérifier aucune théorie ; pour un peu, on dirait qu'il n'y met rien du sien, excepté l'ordre et la lumière ; sinologue, il découvre, publie, date et traduit des textes ; historien, il les classe et les interprète. Son impartialité et sa réserve font la parfaite sécurité du lecteur qui, désormais, en sait autant que lui, ou presque autant que lui, sur le culte des lieux hauts en Chine. Certains écrivains auraient trouvé là matière à dix Rameaux d'or.

Les sinologues, qui ne sont pas toujours de bons confrères, furent, dès ses débuts qui étaient ceux d'un maître, d'accord pour reconnaître dans Édouard Chavannes les dons éminents du vrai sinologue. Il semble bien que personne autant que lui n'a contribué, au cours de ces trente dernières années, au progrès, non seulement des études sinologiques, mais, au propre, de la connaissance du Chinois. La difficulté du Chinois n'est pas dans l'incertitude ou le "flou" de la pensée: les Chinois sont des réalistes qui savent ce qu'ils veulent dire, et c'est sans doute pour cela que la Chine, qui a tant d'historiens, n'a pas, comme l'Inde, des philosophies; elle n'est pas non plus dans des tours raffinés de syntaxe; elle est surtout dans le nombre des expressions toutes faites, autant d'allusions littéraires, qui réjouissent le lecteur averti et déroutent quiconque ne connaît pas à fond ses auteurs. Aussi une bonne partie du travail des sinologues est du pur *guesswork*. Voir les Beal, les de Harlez, et tant d'autres. Un des grands mérites d'Édouard Chavannes, m'assuraient J. J. de Groot et Paul Pelliot presque dans les mêmes termes, est d'avoir substitué à l'exégèse par divination une méthode d'exactitude. La clef des énigmes est dans les livres, dans les classiques, dans les dictionnaires et encyclopédies. Le sinologue ne peut pas être l'homme *unius libri*. Il faut de larges lectures et une mémoire infailible; il faut surtout une sagacité innée. Les profanes sont à même d'apprécier le progrès marqué par Édouard Chavannes; soit qu'ils comparent les anciennes traductions fragmentaires de Se-ma-t'sien avec *l'opus magnum* du maître français, soit qu'ils étudient quelque traduction de textes bouddhiques où le contrôle est aisé.

L'œuvre d'Édouard Chavannes embrasse toute la Chine, encore que l'étude des relations de la Chine avec les "Pays d'Occident" y occupe une place d'honneur. Il "attaquait" Se-ma-t'sien en 1890 avec le traité sur les sacrifices Fong et Chang; en 1891, ses études de Normalien portaient un fruit dans la traduction d'un ouvrage de Kant; de 1895 à 1898, parurent les quatre volumes de Se-ma-t'sien, l'Hérodote de la Chine. En même temps, Édouard Chavannes rouvrait la carrière ouverte par Rémusat et Stanislas Julien; par ses soins, l'histoire des pèlerins bouddhiques s'est enrichie, en 1894, des monographies d'Itsing sur les "Religieux éminents qui cherchèrent la Loi en Occident"; en 1895, de l'Itinéraire d'Ou-k'ong; en 1903, des Voyages de Son-Yun, sans parler d'une foule de notes—on

sait que la méthode “ pour déchiffrer les noms indiens transcrits en Chinois ” a été renouvelée, depuis que nous sommes à même de restituer l'ancienne prononciation et les consonnes disparues. La publication des Inscriptions chinoises de Bodh-Gayā (1896) donna lieu à une passe d'armes entre Édouard Chavannes et Schlegel; le vieil et rébarbatif Hollandais fut aussi inférieur en érudition qu'en courtoisie. Édouard Chavannes devait le remplacer à la direction du *Toung Pao*. A la Chine religieuse appartient le livre sur le T'ai-chan (泰山), dont le titre “ monographie ” ne doit pas donner le change. Ce copieux mémoire jette des lumières nouvelles sur plusieurs aspects du paganisme chinois, une forme très complexe du culte de la nature. Les deux volumes de la *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* (1909), importants pour l'histoire de l'art, sont aussi très riches en archéologie au sens le plus large du mot. Le Bouddhisme et le folklore trouvent également leur part dans les trois volumes qui contiennent *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka chinois* (1910-11). Enfin, et peut-être la partie de son œuvre pour laquelle Édouard Chavannes avait le plus de prédilection, de nombreuses publications, in-folios, livres ou articles, consacrées à la plus grande Chine et à l'Asie Centrale, fondements d'une discipline nouvelle: *Inscriptions chinoises de l'Asie centrale* (1902); *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux* (1903); *Les pays d'Occident d'après le Wei-Lio* (1905); *Les documents chinois de la mission Stein* (1913), etc.

Au cours de ces vingt dernières années, les philologies orientales ont brisé le cadre, un peu étroit, de ce qu'on appellera, sans trop d'inexactitude, l'humanisme. Le temps n'est plus où le programme du “ lettré ” ou du “ mandarin ” enfermait toutes les ambitions du sinologue. Édouard Chavannes avait acquis, par des séjours prolongés en Orient, la connaissance de la langue parlée et de la langue classique, sans laquelle il n'est pas de sinologie possible. L'École Normale l'avait trop profondément marqué pour qu'il perdît jamais le souci de l'art. Il était un humaniste. Mais les sources littéraires lues plus attentivement, les sources épigraphiques en grande partie nouvelles, l'exploration du Bouddhisme chinois, les reliques enfin que les Stein et les Pelliot ont exhumées des sables du Turkestan, ont singulièrement élargi le domaine du sinologue et aiguisé sa vision. En même

temps que cet énorme afflux d'informations révèle les civilisations mi-occidentales qui relient la Chine à l'Inde et au Vieux Monde et fait apparaître des influences et des compénétrations insoupçonnées, il soulève les problèmes les plus compliqués de linguistique et d'archéologie. Pour résoudre ces problèmes, il faut les connaissances les plus variées, et il est bien caractéristique que, parti de Mithra, Franz Cumont soit devenu le collaborateur d'Édouard Chavannes et de Pelliot; il faut des chercheurs qui aient le goût de l'aventure et qui soient garantis contre les spéculations aventureuses. Édouard Chavannes a consacré le meilleur de ses forces à équiper de tels chercheurs et à leur montrer la voie. Il fut un des créateurs de l'École Française d'Extrême Orient, cet excellent laboratoire; il attirait au Collège de France de nombreux "lettrés", futurs collaborateurs de nos "savants"; il formait des hommes comme le pauvre E. Huber et Paul Pelliot; il publiait, pour Londres et Pétersbourg, les documents découverts par les missions anglaise et russe. La science qui, dit-on, n'a pas de patrie, et son pays lui sont également redevables.

Ses confrères directs paieront un juste tribut à sa mémoire. Mieux que nous ne saurions le faire, et avec plus d'autorité, ils expliqueront comment, exempt de hâte, libre de toute arrière-pensée personnelle, il a construit des ouvrages où il n'y a ni vains ornements, ni parties caduques. Ils diront que ses livres, qu'ils renouvellent de vieux problèmes ou qu'ils soient neufs d'objet et de manière, sont, pour les sinologues d'aujourd'hui et de demain, des guides sûrs et des amis. Aucun orientaliste ne les étudiera sans profit. Pour être austères—car Édouard Chavannes n'a jamais écrit pour le public, et, si ce n'est quelques discours académiques, sur "les Prix de Vertu en Chine", par exemple, on chercherait en vain dans sa longue bibliographie une page de vulgarisation—pour être austères, ces livres n'en sont pas moins aimables. On y respire partout une fleur de courtoisie et de probité; on y prend contact avec un des esprits les plus distingués de ce temps.

LOUIS DE LA VALLÉE POUSSIN.

[*Mars*, 1918.]